

Robert Lemaire

Un mot en cache un autre
ou
L'énigmatique paradigme



Prologue

... parce que si on prend le mot « un », remarquez son unicité, il n'existe que par lui seul. C'est aussi un chiffre arabe, mais, dans notre cas, c'est un « un », chiffre lettré ! Son inverse n'est pas « zéro » comme on pourrait le croire, ce qui serait nier son existence !... au contraire, il s'affirme, sans s'affubler de quoi que ce soit, parce voilà qu'on a fait naître le mot « nu ». Et si nous les dispositions l'un à côté de l'autre ? On obtient l'ensemble « un nu », pour nous ouvrir la porte des Beaux-Arts ! Maintenant, supposons qu'on lui retire une lettre ! Nom d'une brouette, voilà qu'il ne signifie plus rien sinon qu'il s'affiche comme une lettre anonyme, « n » ou « u »... Mais qu'on lui rajoute une lettre, alors là c'est autre chose, il prend d'autres significations.

Commençons par les voyelles « a-e-i-o-u » : avec le « a », le « un » devient une langue étrangère : « una »... et de même avec « Aun », adverbe en espagnol... il est aussi le nom d'un occultiste gnostique !!!... et puis « aun » se révèle phonétiquement une mesure, « l'aune ».

Avec le « e », le « un » se féminise : c'est l'« une », (la lune ?). Avec le « i », le mot « uni » suppose une conciliation et même une réconciliation. Ajoutons plutôt la lettre « o », et c'est une autre langue « uno » qui s'épanouit... Remarquez quand on inverse, ça devient : ONU !!! Ce « o » (qui n'a rien d'un zéro) possède des qualités internationales et même mondiales ! Et si en dernier lieu, on lui accole le « u », donc « unu », on croit que ça ne lui fait ni chaud ni froid, ! quelle erreur : il s'intellectualise puisque ce sont les initiales de « United Nations University » et qu'en plus, c'est titre d'une revue d'avant-garde roumaine... Signifie-t-il quelque autre chose ? sans doute que non, sauf qu'on peut l'écrire dans les deux sens, alors qu'il n'en aurait même pas un...

« Ton prologue est un petit texte délicieux, plein de poésie... »

Cette phrase est de Eric Vilquin, ex-professeur de démographie à l'U.C.L. de L.L.N. C'est pour toutes ses attentions que je le cite ici et je le remercie encore, encore et encore...

Première partie

Retraité depuis dix ans, B. B. (Bébé ?) ne voulait plus revenir en arrière. Il ne voulait plus faire remonter en mémoire toutes les vicissitudes de son existence. Au début de sa retraite, il s'était remémoré certains événements de sa vie, et il regrettait de n'avoir pas fait telle action plutôt qu'une autre. La mauvaise conscience le rongait alors pendant plusieurs jours, et il aurait voulu s'excuser auprès de ses proches des problèmes qu'il leur avait causés. De toute façon, c'était trop tard : regrets et excuses n'auraient rien changé aux conditions de son existence actuelle. Il avait tout remisé dans le grenier de son cerveau. Dès lors, il avait pensé à son avenir, lequel s'amenuisait de jour en jour, année après année. Il voulait à tout prix réaliser ce qui lui tenait le plus à cœur : écrire un roman.

« Délirant, déraillant, dérangent, dérapant, dégoisant, démanchant, dégoûtant, dégoulinant, démaillotant, démobilisant, démoralisant, démoniaque, démentiel, déraisonnable ! »

B. B. (Bernard B.) savait que toutes ces appréciations seraient celles que les critiques littéraires

utiliseraient pour préciser que son texte (après qu'il ait été publié chez Calamard, évidemment, et ait obtenu le prix long/court) dérogeait à la linéarité immuable de la norme classique, celle qui veut qu'un livre soit lisible d'un bout à l'autre et, surtout, non dérangeant au niveau de la forme. Le brave Céline en avait essuyé les plâtres en son temps.

Encore aurait-il fallu qu'il l'écrive, ce roman !

B. B. rit tout seul de l'erreur délibérée. Lapsus ? Peut-être, mais pas vraiment. Il n'inventait rien après tout : tous les écrivains (et leurs lecteurs, puisque lire c'est réécrire), depuis le délire des auteurs anonymes des fatrasies moyenâgeuses, avaient pratiqué, sans rime ni raison, les jeux sémantiques et trituré les mots, les lettres, les phrases, pour en faire de joyeuses déconographies. Comme celle de Jehan Bodel d'Arras :

*Le son d'un cornet
Mangeait au vinaigre
Le cœur d'un tonnerre
Quand un béquet mort
Prit au trébuchet
Le cours d'une étoile
En l'air il y eut un grain de seigle
Quand l'abolement d'un brochet
Et le tronçon d'une toile
Ont trouvé foutu un pet
Ils lui ont coupé l'oreille.*

Ou ceci, plus élaboré, écrit vers 1495 par

Guillaume Crestin, qui s'adonne aux rimes à double sens obtenues par jeux de mots :

*Ici n'oy point de bruits de « tombereaulx »
Je n'oy que vents souffler et « tomber eaulx »
Je n'ai souci si bœuf ou « vache arreste »
Je n'ai le heurt quand vient ou « va charrette ».*

Dans les deux cas, la signification qui en ressort n'a aucun message réel, si ce n'est celui du jeu proprement dit.

Cette détermination à vouloir exprimer quelque chose à tout prix, propre à ceux qui se croient désignés par le destin pour apporter la bonne parole, était une thèse à propos de laquelle Bernard avait cogité, cogitait et cogiterait encore : à partir de quel moment un mot (ou une phrase) torturé(e) dans tous les sens servait-il (elle), desservait-elle (il) quoi que ce soit ? Fallait-il que l'altération du mot originel augmente la densité signifiante ? N'était-ce pas une illusion (de l'orgueil ?) que de vouloir donner l'impression au lecteur/spectateur que l'auteur en savait bien plus qu'il ne voulait l'écrire ?... Il n'avait pas trouvé de réponse satisfaisante ; chaque argument « pour » s'équilibrait par la contiguïté d'un argument « contre ».

Les règles grammaticales, la syntaxe, la construction des phrases selon des normes reconnues, admises, réglementées, auraient dû suffire à ce que jamais le scripteur ne passe outre sans qu'une sanction n'apparaisse.

Mais les écrivailleurs/écriveilleurs (haha) n'en avaient cure et marchaient allègrement dans les parterres de la Littérature nickelée, patinée, lustrée par les ans, sans se soucier outre mesure des dégâts qu'ils provoqueraient, ni des pénalités et autres bavures qu'ils devraient essuyer. C'est-à-dire : assumer.

Pour l'instant, B. Bossard ne s'en souciait pas. Il avait des envies d'écrire, et il écrivait. Peu importaient les conséquences dont il ignorait l'existence éventuelle !

Il écrivait depuis sa plus tendre enfance, c'est-à-dire depuis qu'il avait appris à lire et (surtout) à écrire. Il avait conservé dans ses tiroirs une histoire qu'il avait écrite vers l'âge de six ans. Pour lui, à l'époque, c'était un exploit, de même que pour sa sœur aînée, qui criait au génie. Ses parents avaient réagi comme la plupart des parents incultes et timorés : de manière très moyenne, tout comme on dit : « Bravo, c'est très bien ! » au petit enfant qui fait des *scraboudjas* sur un bout de papier. Aucune admiration excessive, au contraire : ils avaient fait taire sa sœur et les éloges qu'elle lui prodiguait. Ce n'était pas bon pour « le petit » que de le glorifier de la sorte : il pourrait devenir imbu de lui-même, et « il nous monterait dessus !!! ». L'incontournable Minou Drouet, dont le portrait paraissait dans les « people » de l'époque, n'en était-elle pas la preuve ?

Que la Vierge lui fût apparue, ou que le Seigneur lui eût chuchoté dans le tuyau de l'oreille qu'il était désigné pour bouter les Boches hors des frontières,

alors là, ses parents auraient cru au miracle et l'auraient crié sur tous les toits. Mais il est vrai qu'il ne s'agissait que d'un récit d'une dizaine de pages à propos de la ténébreuse et très lamentable histoire d'un pauvre petit agneau qui devait appâter « la bête » qui terrorisait le village.

Par miracle, les feuillets avaient traversé le temps et, à septante-cinq ans bien sonnés, Bernard était tout heureux quand, parfois, il retombait dessus, alors qu'il était à la recherche d'une ancienne note de lecture. Il s'attendrissait en revoyant l'écriture maladroite, au crayon, dont il savait être le géniteur. Littéralement, il tombait en arrêt et relisait pour la x-ième fois le récit naïf et poignant de l'agneau qui argumente avec son berger pour qu'il ne lui fasse pas le coup du père François !

Mais dans l'immédiat, ce qui lui aurait plu, c'est qu'il trouve, par la grâce d'un moment privilégié, l'étincelle qui aurait mis le feu au salpêtre de son imagination. Ce n'était pas que les thèmes ou les sujets lui manquaient, au contraire, il en avait plein la caboche. Le nœud, c'est qu'il fallait développer, construire quelque chose d'élaboré, imaginer une structure sur laquelle s'appuierait le récit, trouver les liens entre les chapitres, ménager du suspense au travers de certaines actions, bref, en faire un récit digne de ce nom ! Il n'aimait pas le mot récit, il préférait parler d'écriture. Et puis surtout, il voulait faire comme Isidore Ducasse : fabriquer un petit roman de trente pages !

Depuis l'histoire du mouton, il n'avait de cesse d'écrire. À l'école, il adorait les « rédactions » (maintenant, on dit « dissertation »), à thème imposé ou pas. Quand il avait le choix, il prenait le thème libre et laissait aller son imaginaire. Ses camarades de classe l'enviaient d'écrire aussi facilement et, souvent, pour son meilleur ami, il rédigeait à sa place un texte vite fait bien fait. L'instit n'était pas dupe et, en général, il collait un zéro à l'un ou à l'autre, ou aux deux. Du coup, au cours des récidives suivantes, Bernard prenait des précautions de dealer de crack et entachait volontairement la prose illicite de fautes grammaticales flagrantes, afin d'induire le brave homme dans le doute.

B. B. se souviendrait toujours du texte hilarant qu'il avait écrit, bien avant la puberté, et quelque temps avant la maladie qui le cloua au lit pendant deux ans, un texte qui relatait, en deux pages, selon une chronologie minutieuse, tous les événements qui, dès l'aube, avaient précédé le départ de ses parents et de ses sœurs au bal annuel de la Fédération lainière à laquelle son père était affilié. Sa prose avait été lue à voix haute en classe par l'instituteur, dont la diction et l'articulation étaient entamées par la jubilation qui le submergeait. Cette prose, Bossard était persuadé qu'il l'avait gardée dans ses archives. Hélas, malgré ses efforts, il ne l'avait jamais retrouvée.

Pendant ces deux ans où il fut forcé de rester alité, il dévora tous les livres qui tombaient entre ses mains.

Une fois, il s'était mis à lire du Colette, trouvé par hasard parmi les *Reader's Digest* de sa mère.

Pour l'anecdote, ces derniers, donnés par une amie de sa mère, étaient parsemés partout dans la maison. On ne les jetait jamais, au contraire, on les lisait et relisait, comme dans la majorité des chaumières du système solaire entier, lesquelles baignaient ainsi dans un climat de bonne santé mentale, jamais entaché d'une quelconque vulgarité, si ce n'est une certaine condescendance à un paternalisme récurrent. Le bon Bossard aimait imaginer les petits hommes verts de la planète Mars plongés dans la lecture de *L'homme le plus extraordinaire que j'aie rencontré* ou de *Enrichissez votre vocabulaire*. Ah, sa mère ! Elle achetait des livres en vrac (dix pour 5 francs) au *Priba* du centre-ville ! Dans le tas, on trouvait parfois des merveilles, tel ce livre de Colette ou les contes d'Andersen, mal publiés et mal reliés, mal imprimés, avec une mauvaise couverture, sur du papier journal, chez un éditeur depuis lors en faillite.

Sa sœur, toujours elle, l'avait surpris pendant sa lecture (de Colette, pas du *Reader's Digest*). Très choquée, elle lui avait remonté les bretelles : « Tu ne peux pas lire ça, ce n'est pas de ton âge, ce n'est pas pour toi, c'est pour les grands ! » Il en fut mortifié et se rabattit sur la comtesse de Ségur, Zénaïde Fleuriot et une myriade de bouquins de la Bibliothèque Verte, où Jack London voisinait avec James-Oliver Curwood, Stevenson, Jules Verne et bien d'autres.

Sans compter les tonnes de bandes dessinées dont ses frères faisaient la collecte parmi leurs camarades de classe. Cette maladie fut une bénédiction ! Aucune douleur nulle part, pas de fièvre, juste rester alité. Ce fut une période de repos forcé où, chouchouté et gavé par sa mère, il devint un bon gros petit garçon.

Il apprit ainsi à ne rien faire ! C'est qu'il avait droit à la paresse. Il avait tant de temps à occuper que, finalement, il lisait et dessinait plus qu'il n'écrivait. Il faisait aussi du modelage, entre deux siestes, avec cette sacrée *Plasticine* de toutes les couleurs, casée dans une boîte en bois offerte par sa marraine. Il manipulait la matière molle, créait de petits personnages ou des autos, avec une dextérité qui laissait son père, sa mère, ses sœurs et ses frères bouche bée.

Malgré tout, comme d'habitude, ils n'en firent pas tout un plat : surtout qu'on avait certains talents dans la famille, son père en premier, qui dessinait et peignait en cachette, et puis cette même sœur qui jouait du piano, et surtout son frère aîné qui avait de l'or dans ses mains et qui, dès quinze ans, réinventait la bande dessinée. Sa mère aurait tellement voulu que ses enfants mâles soient de jeunes prodiges ! Pourquoi pas le violon ? Bah, le piano, c'était bon aussi ! D'autant qu'il y en avait un à la maison, un piano droit, noir jais luisant, hérité des grands-parents. Pourtant, sa mère, sous l'influence du mari besogneux, mit de côté ses fantasmes et préféra lui imposer des cours particuliers d'allemand.

L'art est multidisciplinaire, mais elle et son mari l'ignoraient. Ils ignoraient aussi que le dessin, la peinture et la sculpture pouvaient déboucher sur un vrai métier. Devenir ouvrier ou technicien leur semblait être le nec plus ultra pour un gamin. Pour les filles, c'était pire : savoir cuisiner une poule au riz et surtout tenir le ménage tout en pondant des gosses était très amplement suffisant. Même sa sœur, surdouée sans le savoir, eut du mal à faire accepter qu'elle se lance dans des études universitaires !

Il y avait comme une gêne à imaginer que les enfants puissent accéder à d'autres choses que ce qu'ils avaient connu. Il fallait tenir son rang. Pas vouloir péter plus haut que son cul. Quoique son père, issu de la classe ouvrière des gagne-petit, ait réussi à en sortir, il se raccrochait à sa condition durement gagnée et soupirait parfois : « Ah ! Si ma mère voyait tout ça ! » Il parlait de la petite maison acquise au prix de moult sacrifices, et nantie d'une salle de bains, s'il vous plaît ! Et puis surtout, ô bonheur, ô raison, de la nouvelle voiture du peuple, la « Cox » payée « cash ».

La maladie de Bernard (pleurésie à répétition pas piquée des hannetons) lui avait donné des droits. Il était et resterait de santé fragile ; on considérerait qu'il devait manger plus et mieux que les autres. Cette paresse lénifiante, cette douceur du farniente, ne réussirent qu'à lui inculquer la philosophie du « Ça suffit, c'est bon comme ça ! » Aussi ses résultats scolaires furent-ils d'une médiocrité effrayante, sauf

en français (les fameuses dissertes) et en musique (le chant). En effet, couché avant tous les autres, il ne manquait pas, presque chaque soir, de se lancer dans les chansonnettes, celles-là mêmes entendues à la radio : *Mexico – Avril au Portugal – Ma cabane au Canada – Avoir un bon copain – Cerisier rose et pommier blanc*, et parfois même l'air de la *Bêtise* !

Ne parlons pas des maths, qu'il ne comprenait guère, au début tout du moins. Les calculs de surfaces, les soustractions de fractions, les problèmes de trains qui partent à des vitesses différentes, les monstrueuses vidanges de baignoires emplies par des robinets qui fuyaient, ainsi que les correspondances entre les décilitres et les kilogrammes, lui procuraient des cauchemars presque chaque nuit, surtout celle du samedi au dimanche, quand le bulletin hebdomadaire qu'il recevait en grande pompe le samedi matin (le père préfet se déplaçait de classe en classe pour la remise des livrets) allait être le motif d'une sanction qui gâcherait son dimanche après-midi. C'était la punition idiote et chiantie des cent (ou cinq cents) lignes : « Je dois étudier mes leçons » ou « Je ne dois pas être distrait en classe ». L'horreur ! Écrire cinq cents fois des conneries, c'était deux, trois ou quatre heures de lecture perdues. Heureusement, quand la punition lui paraissait trop forte, sa mère intervenait pour que le père condescende à ce qu'il n'en fasse que la moitié. Et puis, il fallait faire attention : pour le petit malade en puissance, une rechute était toujours possible.

Pendant des années, il avait écrit au stylo à encre : le Waterman reçu pour sa communion solennelle. La contrainte du remplissage d'encre bleue, les plumes d'or qui s'usaient et les pâtes qui ne manquaient pas de se produire l'avaient décidé à changer d'outil : il écrivit dès lors au crayon n° 2, tout en reprenant le stylo de temps à autre, pour le must. Certes, il pouvait utiliser l'antique machine à écrire de son père (clavier Azerty) en prenant grand soin de ne pas la dérégler, mais c'était plus long, et le résultat n'était pas fameux. Et puis avec le crayon, il pouvait écrire quasi n'importe quand, n'importe où.

Devenu septuagénaire, il ne se rappelait plus à quelle époque il avait commencé à écrire son premier roman. C'était certainement un peu avant la mort de son père, à l'issue de son adolescence, quand il avait changé d'école pour se tourner vers des études techniques. Un roman qu'il n'avait jamais terminé, une grande aventure épique, où le héros devenait le puissant chef d'un pays imaginaire situé en Amérique du Sud, sur un territoire concédé par les grands de ce monde (une partie du Chili) afin d'y établir une démocratie, dont le devoir premier serait la recherche scientifique, afin d'inventer des appareils nouveaux. Il avait lu (dans l'indigeste *Reader's*) la vie d'Edison, l'inventeur génial de la lampe à incandescence. Il s'était creusé la cervelle pour imaginer des choses neuves, qui fonctionneraient grâce aux nouvelles connaissances techniques. C'est ainsi qu'il avait

inventé avec brio, mais seulement sur papier, l'ancêtre de l'appareil photo polaroid, ainsi qu'un véhicule à trois roues mû par la force électromagnétique en provenance directe du rayonnement solaire.

Lors de ses études techniques, il continua de faire parler de lui avec ses rédactions hors normes, qui lui revenaient entièrement raturées de rouge. Un de ses profs lui avait dit un jour : « Vous écrivez trop facilement... ! » Ça lui venait comme ça, sans trop réfléchir à la syntaxe et aux fautes d'orthographe. Il recevait quand même de très bonnes cotes. Poussé par son professeur de français, il écrivit une pièce pour marionnettes, qui fut jouée par d'autres élèves qui avaient conçu les poupées. Les prises de conscience successives de ses problèmes d'ado firent qu'il dut, comme tout le monde, se prendre en charge pour parvenir à réussir ses études : mécanicien de l'automobile !

Il fit son service militaire comme une maladie dont on sait que la guérison sera longue à obtenir ; dans la marche en peloton, il avait été fasciné par la nomenclature des ordres à donner. Ces douze longs mois au service de la nation lui donnèrent l'impression de s'enfoncer dans la vase d'un borbier. Il eut une forte fièvre, et on l'envoya à l'hôpital militaire pendant un mois. C'est là qu'il écrivit un texte scatologique sur les différentes manières d'accommoder et de manger de la merde...

Enfin démobilisé, il chercha du travail. Il n'eut

jamais besoin de son diplôme de mécanicien, il ne travailla jamais dans un garage. Mais c'est grâce à sa formation technique qu'il fut engagé, un beau jour, en tant que technicien/régisseur de théâtre. Il s'occupait du matériel (électrique et autre), qu'il lui fallait transporter dans une camionnette dont il avait pleine responsabilité. Il s'agissait de « tourner » avec de petits spectacles, dont il assurait non seulement la technique (monter aux bons emplacements les projecteurs sur pieds, tirer les fils, régler leurs faisceaux en fonction de la place des comédiens sur le plateau, monter le système audio : baffles-amplimagnéto), mais aussi la conduite du spectacle. De ce fait, c'est lui qui prenait les rênes dès que le top de début était donné. Il suivait alors le déroulement chronologique des événements sur une brochure (nommée « conduite ») où, à côté des textes récités par les comédiens, étaient indiquées toutes les nuances de la lumière et du son. Le spectacle était fait, en général, de récitations de poésies ou de monologues extraits de divers auteurs, suivant un thème ou une idée, avec mise en scène accompagnée d'effets d'éclairage, d'interventions musicales et souvent de projections de diapositives et même de films 16 mm. Il fut engagé, pour un salaire correct, comme régisseur/machiniste/électricien et chauffeur. Le premier spectacle auquel il participa s'intitulait *Biennale 63*. C'était en 1963, évidemment, à l'occasion d'une biennale de poésie sur la côte belge.

Au début, c'est-à-dire la première fois qu'il accompagna la troupe, il fut submergé par la complexité du travail à accomplir lorsqu'il s'agissait de « conduire » le spectacle. Le reste, ce qu'il fallait faire en plus, ne lui posa pas trop de problème. C'était physique, il n'avait pas peur de se dépenser.

Cette première fois, tout le monde était sur le pont : la directrice (Monique D. et son mari Émile L.), plus un régisseur intérimaire dont il oubliait le nom, plus les cinq comédiens et comédiennes, et bien entendu tout le matériel technique : un écran de trois mètres sur cinq, des tentures noires à accrocher au fond du plateau et les spots de théâtre, sans oublier les projecteurs de diapositives, le projecteur de films 16 mm, l'ampli, les baffles et le magnétophone. Et puis il y avait les caisses de régie, avec les variateurs de tension bricolés par Émile et les kilomètres de câbles électriques.

La première fois que le spectacle avait été joué, c'était donc à cette biennale de poésie à Knokke. L'intitulé ne laissait aucun doute : c'était une commande réalisée tout exprès pour la biennale. C'est là qu'il y avait eu un « bug » terrible à la deuxième représentation : le régisseur avait omis de réembobiner le film 16 mm et l'avait passé à l'envers pendant le spectacle ! Il avait fallu arrêter la représentation pour remettre les choses en ordre. Le couperet était tombé : Monique ne voulait plus de ce régisseur médiocre ! D'où l'engagement de Bernard.

Plus tard, dans une église transformée en salle de